

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

FRANÇOIS 1^{er}

Alain Joblin



ellipses

CHAPITRE I

LE MONDE DE FRANÇOIS 1^{ER}

Les « temps changent » aurait pu chanter le poète à la Cour de François 1^{er}. Ce changement s'observa tout d'abord à travers une nouvelle appréhension du monde dans lequel vivaient les contemporains du roi. Les Grandes Découvertes procédèrent très largement à ce bouleversement des mentalités.

UN MONDE NOUVEAU

En 1492, le Génois Christophe Colomb découvrait l'Amérique. Il agissait au nom des Rois Très Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, après avoir vainement proposé au roi de France, Charles VIII, de financer son expédition. Si l'importance de cette « découverte » passa dans un premier temps inaperçue aux yeux des Européens, elle s'imposa de plus en plus à tous à partir des années 1510, années au cours desquelles le jeune comte d'Angoulême faisait ses premiers pas en politique avant de monter sur le trône de France sous le nom de François 1^{er}. La découverte de nouveaux mondes au lointain obligea les Européens à revoir leur géographie. Jérusalem n'était plus au cœur du monde tangible. La cartographie aida grandement à cette prise de conscience. Saint-Dié, dans les Vosges, devint un centre européen où s'élaborait cette « cosmographie » et, en 1507, le moine Martin Waldseemüller dressa une carte où figura pour la première fois le Nouveau Monde qualifié du nom « Amérique » en référence à l'explorateur florentin Amerigo Vespucci.

Les découvertes permirent d'accéder à de gigantesques sources de richesses (or, argent, bois précieux) qui dynamisèrent le commerce international. Elles mirent surtout les Européens face à des peuples « étranges » à l'existence jusqu'alors ignorée. On s'interrogea sur la place que pouvaient avoir ces populations dans l'Œuvre divine. Ce questionnement fit l'objet en 1556, à Valladolid, d'une célèbre controverse opposant le dominicain Bartolomé de Las Casas, défenseur des Amérindiens, au chantre de la grandeur espagnole, Juan de Sepulveda. C'est à cette occasion que le dominicain avança une idée lourde de conséquences pour l'avenir : il proposa que l'on remplace la main-d'œuvre amérindienne pour le travail forcé dans les mines et dans les plantations par des hommes et des femmes originaires du continent africain...

L'avenir immédiat du continent américain fut fixé par le pape Alexandre VI Borgia qui officialisa par le Traité de Tordesillas, en 1494, un partage du Nouveau Monde entre Espagnols et Portugais. Quelques années plus tard, François 1^{er} remis en cause le Traité en expliquant qu'il aimerait bien voir la clause du testament d'Adam qui excluait la France de ce partage ! Les propos du roi furent repris par le cosmographe André Thevet qui ne pouvait croire que le pape ait accordé à seulement deux puissances européennes ces immenses territoires qui s'étendaient du Pôle Nord au Pôle Sud alors que plusieurs rois et princes européens pouvaient légitimement revendiquer leur part du gâteau. Il fallut attendre 1533 pour que le pape Clément VII modifie le Traité de Tordesillas en précisant que les Portugais et les Espagnols se partageaient les terres connues en 1494 « et non les terres ultérieurement découvertes par les autres Couronnes ». François 1^{er} tenta d'imposer rapidement la présence de son royaume au Nouveau Monde. Les initiatives pour encourager l'expansion océanique française se multiplièrent. Le roi, qui était féru de géographie, enrichit la Librairie royale de cartes marines et de portulans. À Dieppe, se mit en place à partir des années 1540 une grande école de cartographie maritime et, en 1541, Nicolas Desliens cartographia les voyages canadiens de Jacques Cartier. Le roi invita par ailleurs à sa table, à la grande surprise des contemporains, le pilote Leone Pancaldo. Ce Gênois s'était embarqué pour le second voyage de Colomb en Amérique puis avait suivi Magellan autour du Monde. Après maintes tribulations en Amérique et en Afrique, il vint en France en 1529 pour rencontrer l'armateur normand Jean Ango et l'amiral Philippe Chabot qui le

présenta au roi. Cet intérêt royal pour la chose maritime se matérialisa par la décision d'aménager le port du Havre-de-Grâce tourné vers l'Atlantique. L'écho remonté par le voyage autour du monde de Magellan titillant les imaginations, François 1^{er} décida d'encourager l'expédition exploratrice du florentin Giovanni da Verrazano. Le projet du navigateur mobilisa les capitaux des banquiers lyonnais, parisiens et rouennais (parmi lesquels était Jean Ango). Verrazano quitta la France en 1523 sur un bateau baptisé *La Dauphine* en l'honneur du dauphin François, né en 1518. Le Florentin s'aventura sur la côte de ce qui deviendra au XVII^e siècle la Nouvelle Angleterre qu'il baptisa en l'honneur du roi de France « Francescana ». Une cartographie des lieux dressée en 1527 remplaça ce nom par celui de « Nova Gallia » ou, « Nouvelle France ». Verrazano explora précisément le site de la future New York qu'il nomma, toujours en hommage au roi, « Nouvelle Angoulême ». L'expédition de l'Italien n'eut pas de suite et il faut attendre le mois de mars 1534 pour que soit montée une nouvelle expédition française en Amérique du Nord. C'est, cette fois-ci, le malouin Jacques Cartier qui répondit à l'appel du roi. Il mena trois expéditions, la première vers la Gaspésie où il planta une croix portant l'inscription « vive le roi ». Il explora ensuite, au cours du mois d'octobre 1535, les sites de Québec et du Mont-Royal (Montréal). Un troisième voyage intervint en 1541. Ces expéditions successives posent la question des motivations. Pour Cartier, l'objectif était de chercher la route maritime du Nord-Ouest qui était censée le mener vers les richesses de l'Asie. Il s'agissait aussi de trouver des minerais précieux, or et argent. La déception fut grande car le navigateur ne rapporta en France que du quartz et de la pyrite de fer. Le troisième voyage, celui de 1541, est cependant porteur d'informations quant aux intentions du roi. Tout laisse penser que François 1^{er} envisageait alors de suivre un programme de colonisation. Le sieur de Roberval, qui secondait Cartier dans ses entreprises, reçut du roi le titre de « lieutenant-général » avec pouvoir de faire des lois, de rendre la justice, de distribuer des terres avec rang seigneurial et de commercer avec les indigènes. Quatre cents colons furent mobilisés pour cette aventure. Il s'agissait donc bien de planter et dresser une colonie de peuplement administrativement organisée, mais l'échec fut encore une fois au rendez-vous et l'affaire sans lendemain. Les difficultés et empêchements étaient trop nombreux pour laisser une chance de réussite à cette opération coloniale. Les nouveaux territoires visés étaient en effet, à la différence de l'Amérique espagnole,

de petit profit et les Amérindiens étaient surtout très hostiles. Ces derniers manifestèrent ainsi leur mécontentement dès qu'ils virent Jacques Cartier planter une croix sur leur terre. La symbolique du geste ne leur échappa pas et ils protestèrent vivement en expliquant que cette terre leur appartenait. Il faut enfin bien voir que ces expéditions extra-maritimes pesaient peu dans la politique étrangère du roi, celui-ci privilégiant le combat contre Charles Quint. Quoi qu'il en soit, l'affaire canadienne montre bien que François 1^{er} ne souhaitait pas laisser le royaume de France en dehors de ce bouleversement fondamental que fut la découverte et la conquête de terres nouvelles au lointain.

Ce n'est pas seulement la géographie terrestre de l'époque qui était bouleversée mais aussi l'appréhension de l'espace. En 1543, le moine et savant polonais Nicolas Copernic publia en latin un ouvrage majeur intitulé, dans sa traduction française, *Traité des révolutions du monde Céleste*. La thèse remettait en cause le géocentrisme expliquant depuis Ptolémée d'Alexandrie (90-168 apr. J.-C.) que la Terre était un astre immobile autour duquel tournaient le Soleil et les autres planètes. Au-delà était le Cosmos immuable. Copernic inversa les rôles et établit, après avoir longuement étudié les éclipses de la Lune en compagnie de l'Italien Domenico Maria Novara, professeur à l'Université de Bologne, que c'étaient la Terre et les autres corps célestes qui tournaient autour du Soleil. On parle d'héliocentrisme. La thèse, publiée *post mortem*, fit sensation et, quoi qu'en dise une idée reçue, n'attira pas du tout les foudres de l'Église catholique. Le pape aurait même envisagé, dit-on, une relecture de *l'Ancien Testament* à la lumière des théories héliocentriques!... Le temps de François 1^{er} était celui des libres débats contradictoires, anciens et nouveaux savoirs pouvant encore cohabiter harmonieusement. On sait, par exemple, que Christophe Colomb se lança sur la route maritime du Ponant en ayant pour livre de chevet *l'Imago Mundi* du Français Pierre d'Ailly, ouvrage qui reprenait la géographie de Ptolémée. L'ancienne géographie aurait donc accouché du Nouveau Monde!

La compréhension d'un espace élargi, qu'il soit géographique ou astronomique, participa à une transformation mentale des hommes et des femmes du début XVI^e siècle. Le regard porté sur le monde était en train de changer et de nouvelles idées accompagnèrent ce changement en se propageant comme une traînée de poudre. L'Homme de la Renaissance

restait, comme son prédécesseur du Moyen Âge, un être gyrovague et ses déplacements hâtèrent la diffusion des nouveaux savoirs. On se déplaçait pour suivre des études dans une université prestigieuse, pour admirer des sites et monuments remarquables, pour découvrir des œuvres d'art inimitables, pour rencontrer de grands esprits ou encore pour lire et acheter des manuscrits essentiels. Ces déplacements participaient à l'émergence de nouvelles idées sources de création. Érasme fut ainsi un grand voyageur passant des Pays-Bas à l'Angleterre puis fréquentant les grands éditeurs Aldo Manuce à Venise et Froben à Bâle chez lesquels il exerça ses talents de correcteur. Les artistes aussi se déplaçaient en quête de mécènes car rares étaient les créateurs disposant des fonds nécessaires pour ouvrir un atelier. C'est dans ce climat que François 1^{er} chercha à attirer en France quelques-uns de ces érudits et artistes voyageurs.

Le changement se manifesta également dans le monde des Arts. Les nouveautés artistiques, telle l'élaboration de la perspective, effet étudié dès le début du XIV^e siècle par le peintre Giotto, provoquèrent sans doute le même effet sensitif que les Grandes Découvertes chez les Européens. Avec Giotto débuta une véritable révolution picturale qui introduisait dans la représentation, la plasticité, le mouvement et l'individualisation des personnages. Des sentiments distinguaient désormais les visages. Les décors prirent de la profondeur et une approche au plus près de la réalité naturelle permit au spectateur d'investir l'espace qu'il avait sous les yeux. Giorgio Vasari, peintre, architecte et auteur en 1550 d'une *Vie des grands peintres sculpteurs et architectes*, écrit que Giotto ramena l'art à la vie après des siècles d'inertie. Cette révolution artistique marcha de conserve avec la révolution humaniste qui remettait au goût du jour l'œuvre de Platon en essayant de restituer le cheminement de l'âme humaine vers Dieu. Un Dieu qui s'offrait aux Hommes par l'Amour et c'est cet Amour qui permettait aux âmes de Le rejoindre. Sur Terre, l'Homme vivait cet état en se noyant dans la Beauté qui s'exprimait à travers l'harmonie des sons, la proportion et l'équilibre des formes et des lignes, la variété des couleurs. L'œuvre d'art participa donc activement à l'émergence d'une métamorphose mystique et intellectuelle de l'Homme occidental moderne.

Le portrait des époux Arnolfini peint par Jan van Eyck vers 1434 illustre un autre effet du changement que vivait l'époque. Giovanni Arnolfini, banquier italien installé à Bruges, s'enrichissait grâce au grand commerce

maritime dynamisé par les Grandes Découvertes. L'artiste réussit à centrer le regard sur les deux époux en créant un effet de perspective à l'aide d'un miroir judicieusement placé au fond de la pièce où se trouvaient Arnolfini et sa femme. Cet effet imposait la présence du couple et réussissait par là même à faire émerger une nouvelle vision de l'Homme. Celui-ci n'était plus noyé dans un espace, écrasé par le poids du collectif, mais affirmait crânement sa présence. L'image annonçait le triomphe de l'individualisme. L'art du portrait témoigna de cette émancipation. On passa en quelques années du portrait de profil à l'antique au portrait de trois quarts pour aboutir à un portrait de face qui montrait l'individu dans toute sa réalité. Le portrait traduisit désormais la forte conscience que certains individus pouvaient avoir d'eux-mêmes. L'œuvre de van Eyck participa à cette révolution. Elle innovait en ce sens qu'elle ne représentait plus seulement de grands seigneurs et de grands dignitaires de l'Église mais mettait en scène de simples bourgeois saisis dans la trivialité de leur quotidien. Van Eyck n'oublia cependant pas de souligner l'aisance sociale des époux Arnolfini en travaillant le chatoiement des couleurs des étoffes, le moelleux des vêtements et le confort d'un intérieur bourgeois. Les artistes français participèrent à cette évolution. En 1360, un artiste, resté anonyme, peignit ainsi le portrait de profil du roi Jean II le Bon avec un grand souci d'exactitude. Quelques décennies plus tard, vers le milieu du XV^e siècle, Jean Fouquet représenta de profil le roi Charles VII et la favorite Agnès Sorel. L'Homme s'invitait désormais avec toute sa particularité dans le monde grâce aux Arts.

HUMANISME ET HUMANISTES

Il faut, pour saisir complètement l'ampleur du changement qui marqua la fin du XV^e siècle et les premières années du XVI^e, évoquer cette révolution culturelle que fut l'Humanisme. Qu'est-ce que l'Humanisme ? Le phénomène prit naissance en Italie au XIV^e siècle à travers les œuvres de Dante et de Pétrarque. Il s'agissait, à l'origine, de retrouver la culture gréco-latine dans sa pureté originale et originelle. L'Humanisme fut une « *restitutio* » culturelle. Cette restitution s'exprima en réaction à la culture dominante de l'époque. La culture médiévale était conditionnée par la scholastique qui privilégiait le raisonnement logique permettant d'énoncer un certain nombre de vérités nécessaires pour saisir la réalité du monde. La méthode

utilisée était celle du syllogisme qui se développait au cours d'un débat contradictoire, la « *disputatio* ». Les étudiants étaient pédagogiquement amenés à maîtriser cette *disputatio* en suivant les cours d'un maître qui déroulait sa leçon bâtie à partir de citations tirées des œuvres des Docteurs de l'Église tels saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas d'Aquin, Duns Scott, et de quelques auteurs de l'Antiquité gréco-latine à commencer par Aristote et Platon. L'élève recopiait exactement la leçon qu'il s'efforçait de mémoriser par une répétition sans cesse rabâchée. À partir du XV^e siècle commença à émerger une nouvelle méthode mise en place aux Pays-Bas par une communauté religieuse, les Frères de la Vie Commune, qui consistait à travailler non plus sur des extraits de textes anciens mais sur la totalité du texte. Les élèves étaient répartis en classes de niveau et les maîtres cherchaient à développer chez l'élève son esprit d'initiative et de critique. Cette méthode fut expérimentée à partir de 1509 en France dans le collège parisien de Montaigu. La *disputatio* et la scholastique ne furent cependant pas abandonnées mais cette dernière s'affadit et se dévoya peu à peu dans une démarche où le raisonnement se déroulait pour le plaisir de raisonner et où la forme du discours avait tendance à l'emporter sur le fond. C'est contre cette dérive que s'élevèrent les humanistes en commençant par dénoncer l'effondrement de la qualité du latin, principal vecteur culturel de l'époque. La langue latine s'était pervertie, disaient-ils, par excès d'oralité. Il fallait donc en restituer la pureté cicéronienne en ayant recours à la philologie. Peut-être faut-il, à ce sujet, s'interroger sur les conséquences linguistiques des travaux entrepris à ce sujet par Érasme et ses confrères: il s'agissait de redonner au latin ses lettres de noblesse or, force est de constater que l'entreprise aboutit à faire naître une langue morte alors que celle-ci était à la fin du Moyen Âge certes « corrompue » mais encore bien vivante! Loin de ce genre de considérations, les érudits s'attaquèrent à la « restauration » des œuvres de Cicéron, Horace, Virgile, Ovide et autres auteurs de l'Antiquité gréco-latine en s'efforçant de les débarrasser des commentaires (glose) et des interpolations (traductions imprécises) qui les alourdisaient et en modifiaient le sens initial.

La révolution humaniste toucha tous les domaines du savoir: les « Belles-Lettres » (poésie, tragédie, comédie, histoire, éloquence et aussi les sciences), la philosophie, le droit, la médecine, etc. Cette œuvre humaniste fut aussi une démarche philosophique qui n'était pas sans rejoindre la

démarche des artistes. Il s'agissait, en insistant sur l'œuvre de Platon, de chanter l'excellence de l'Être humain. Le Florentin Pic de La Mirandole, qui fut avec son compatriote Marsile Ficin un des artisans de ce renouveau intellectuel, soulignait dans son *De hominis dignitate*, publié en 1488, la spécificité de l'Homme au sein de la Création divine. Cet Homme se trouvait à égale distance entre Dieu et la Matière et avait la liberté soit de s'élever, soit de s'avilir. Dieu lui avait laissé ce choix. On parle de « libre arbitre », thèse radicalement remise en cause par les protestants à partir de 1517. Dieu, poursuivait Marsile Ficin, se manifestait auprès des Hommes par l'Amour qui, par la Grâce divine, poussait la Créature à s'élever pour rejoindre son Créateur. Cet Amour « agissant » était mis en mouvement par la perception de la Beauté. Léonard de Vinci s'efforça de saisir la présence de cette âme à travers une représentation de la lumière ou d'un sourire signifiant l'intensité de la vie spirituelle intérieure. Ainsi se rejoignaient les théories intellectuelles des humanistes et les réalisations artistiques des Raphaël, de Vinci ou Michel-Ange. La musique fut partie prenante de cette entreprise, l'harmonie musicale étant censée reproduire exactement l'Harmonie divine. Luther écrit ainsi que la musique était un don de Dieu qui rendait l'Homme doux, calme et raisonnable.

L'Homme, poursuivaient encore les humanistes, était également un condensé de l'Univers. Cette thèse émise par Pic de La Mirandole fut reprise par le Français Charles de Bovelles dans son ouvrage *Le Sage* publié en 1509. Apprendre à se connaître devait aider à mieux expliquer la Nature. L'Humanisme et la création artistique se nourrissaient à la source du néo-platonisme et incitait à jeter un regard anthropomorphe sur la vie et la nature. Les planètes, pensait-on, étaient dotées d'une âme et donc douées de sentiment. De ce constat découlait un langage que l'astrologie se proposait de décrypter.

Platon ne détrôna pas pour autant Aristote qui avait marqué de son empreinte l'érudition médiévale et on peut se demander si l'aristotélisme ne guida pas certains aspects de la démarche scientifique nouvelle qui se faisait jour. Certains scientifiques privilégiaient en effet l'esprit d'observation, d'expérimentation et de classification comme on peut le voir dans le domaine médical. On pense aux travaux du chirurgien militaire français Ambroise Paré qui publia en 1545 un ouvrage sur l'art de réduire les hémorragies. Il faut à ce sujet balayer une fois encore l'idée reçue selon laquelle